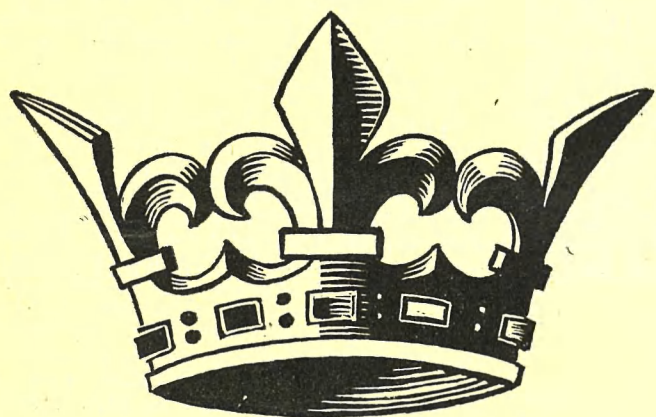


# COURRIER DE LA MESNIE

Jeunes, vous servez la patrie : Ma plus grande joie sera de voir revivre la France avec vous (HENRI, Comte de Paris)

## MESSAGE DU COMTE DE PARIS

### AU CAMP SAINT-LOUIS



Quinta do Anjinho  
Sintra, le 25-7-1947

Mes chers amis,

Vous avez choisi avec bonheur la fête de Saint Louis pour placer votre réunion sous le patronage de cette grande figure de l'Histoire de la France et de la Chrétienté. C'est un symbole royal, religieux et humain. Vous êtes dignes de vous en réclamer. Et c'est pour moi une profonde satisfaction de vous le dire.

Vous allez faire le point, mes amis, en revivant l'œuvre accomplie au cours de cette année écoulée, pour vous tourner ensuite vers l'avenir, animés d'une foi et d'une volonté accrues. Et surtout avec confiance.

Car les résultats atteints justifient les espoirs qu'ont mis en vous ceux qui, aux premiers jours de votre initiative, s'y sont associés avec tout leur cœur. Ce sont les sentiments qui vous animent tous, plus que le nombre des dévouements que vous avez fait éclore, qui maintiennent sur les hauteurs des principes qui sont les vôtres le moral si élevé qui préside à votre action. Il ne peut que rallier les jeunes que vous désirez accueillir et guider. L'épanouissement total de l'être, sous ses aspects fondamentaux, politique, social, pour l'intégrer à sa place dans la vie de la cité, sous le signe de la formation morale, quelle plus belle tâche à entreprendre. Tâche urgente, à base de fraternité et d'amour. Ne doutez pas un instant que ce soit cette préparation des quatre années écoulées qui vous place aujourd'hui à la hauteur d'une activité plus vaste sur un champ d'action élargi.

Vous avez surmonté déjà bien des difficultés. Elles vous ont inquiétés par moments sans vous décourager. Vous savez que vous en rencontrerez d'autres. Je sais que vous les surmonterez aussi, et parviendrez à la réalisation de votre idéal.

Puisque vous reconnaissez à toute personne humaine une vocation au Bien et au Vrai, soyez pour la Jeunesse de France dont vous faites partie, cette communauté qualifiée pour promouvoir la réalisation de cette vocation. Votre sincérité, votre probité, votre foi ne connaîtront pas d'obstacles dans l'accomplissement de cette mission.

C'est la grâce que je vous souhaite, mes chers amis, et croyez-moi.

Votre affectionné,

HENRI,  
Comte de Paris.

### Vous lirez dans ce numéro :

- PAGE 2. — *Les fiançailles de la Princesse Elisabeth.*  
 PAGE 3. — *Une heure avec la Famille Royale d'Angleterre.*  
 PAGES 4-5. — *Une grande étude politique : La Monarchie et le Peuple.*  
 PAGES 6 à 8. — *Le Camp Saint-Louis 1947.*  
 PAGE 9. — « *Les rêveries du philosophe solitaire* »  
 (Premier prix de notre concours de contes).  
 PAGE 10. — *Courrier des lecteurs : Nouvelles lettres d'Indochine.*  
 PAGE 11. — *Les chansons primées de notre grand concours.*  
 PAGE 12. — *Appel à nos lecteurs.*

# FIANÇAILLES ROYALES

**C'**EST avec le plus grand plaisir que le Roi et la Reine annoncent les fiançailles de leur fille tendrement aimée la Princesse Elizabeth avec le Lieutenant Philippe Mountbatten, de la Marine Royale, fils du Prince André de Grèce et de la Princesse, née Alice de Battenberg, union à laquelle le Roi a donné avec joie son consentement.

Buckingham Palace,  
le 9 juillet 1947.

Cette nouvelle, que toute l'Angleterre attendait depuis longtemps, a rempli les rues de Londres d'une foule joyeuse : une vraie fête de famille. A Picadilly, autour de la statue d'Eros, symboliquement remise en place, tous les marins de Sa Majesté semblent s'être donnés rendez-vous pour fêter les fiançailles du « lieutenant Philippe Mountbatten », Prince Philippe de Grèce.

Nous nous rendons à Buckingham Palace où quelques ruses diplomatiques nous permettent de rencontrer un familier du Palais qui répond de bonne grâce à nos questions les plus indiscretes. D'un mot, il nous met à l'aise : « Une princesse d'Angleterre n'a de secrets pour personne ».

## A BUCKINGHAM PALACE

### Mariage d'amour ou mariage diplomatique ?

— Quelle question ! C'est la plus belle des histoires d'amour. La Princesse Elizabeth a d'ailleurs toujours dit : « Je ne pourrais jamais épouser, pour des raisons politiques, un homme que je n'aimerais pas. » — C'est une jeune fille romantique, comme toutes les autres, et sa joie aujourd'hui la transfigure littéralement. Si vous pouviez la voir, vous vous rendriez compte qu'ils sont bien, comme elle le disait ce matin, « le couple le plus heureux du monde ».

### Le « lieutenant Mountbatten » devra-t-il changer de religion ?

Le Prince Philippe est membre de l'Eglise Grecque Orthodoxe. On s'est demandé s'il ne lui faudrait pas accomplir la formalité d'entrer dans l'Eglise d'Angleterre, qui est officiellement celle de la Famille Royale. Je ne crois pas que ce soit nécessaire, depuis qu'une entente entre ces deux Eglises a permis à leurs membres d'« harmoniser » leurs rites.

### Quel sera le titre du Prince ?

Au soir du mariage, le Prince Philippe sera élevé à la Pairie par le Roi. Plusieurs titres de ducs sont actuellement vacants et c'est sans doute entre eux que l'on choisira. Sera-t-il duc de Cambridge, d'Inverness, de Sussex ou de Connaught ? On pense plutôt au titre de duc de Clarence.

Le premier enfant mâle du jeune couple, pourrait prendre le titre de Prince de Galles.

### QUI EST PHILIPPE ?

A 26 ans, le Lieutenant Philippe Mountbatten, Prince de Grèce, est devenu Anglais par naturalisation. Il a abandonné ses titres pour servir dans la Marine Britannique, comme ses ancêtres Battenberg. Instructeur à l'Ecole des Cadets de Corsham, il a obtenu quinze jours de permission pour ses fiançailles.

Alors qu'il était étudiant en Allemagne, Hitler vint au pouvoir et l'hostilité de Philippe à l'égard du régime nazi lui valut tant de désagréments qu'il quitta l'Allemagne

pour le Sussex. Là, dans un petit village de pêcheurs appelé Hopeman, il sentit s'éveiller en lui la vocation de marin. L'appel de la mer fit même de lui un élève souvent distrait et qui, racontent ses professeurs, quittait par la fenêtre les classes de biologie pour s'en aller nager !

Encouragé par son oncle, Lord Louis Mountbatten, avec lequel il passait ses vacances, le Prince entra à l'Ecole Navale de Dartmouth où il prit rapidement la première place. Devenu un marin accompli, il prit part à la guerre et fut cité à l'Ordre de la Marine pour sa belle conduite à la bataille de Matapan.



Le jour de leurs fiançailles...

Elevé à la rude école de la mer, ce jeune Prince aux muscles solides ne veut plus être que le lieutenant Mountbatten, et on lui prête l'intention de rester dans la Marine. Il solliciterait seulement un poste sédentaire... à Londres.

## UNE HISTOIRE D'AMOUR

Aux premières personnes qui venaient la féliciter, la Princesse Elizabeth confia : « Quel soulagement de n'avoir plus à cacher nos sentiments ! ». Le roman de Philippe et d'Elizabeth, toute l'Angleterre le vit aujourd'hui et leur bonheur se reflète dans tous les yeux. Et c'est bien une belle histoire d'amour...

Philippe de Grèce partagea, tout enfant, les jeux des jeunes princesses. Il avait onze ans, Elizabeth six, lorsqu'ils se rencontrèrent pour la première fois, à Buckingham Palace. Longtemps, ils sympathisèrent assez peu. Qu'y avait-il de commun entre ce grand gargon timide, un peu sauvage même, qui ne rêvait que bateaux et aventures, et cette petite fille studieuse, aux boucles dorées, qui préférerait à toutes ses compagnes de jeu la compagnie de sa grand-mère, la Reine Mary ? Peu de choses en vérité.

Etudiant, puis cadet de la Marine, Philippe venait souvent passer ses vacances en compagnie de la famille royale. La jeune Princesse lui préférait, de toute évidence, les jeunes officiers de la garde qui étaient ses compagnons de jeux habituels. La guerre

vint ; Philippe partit. Tout naturellement, il prit l'habitude d'écrire à la Princesse. Elle lui répondait de longues lettres et, lorsqu'un bal les réunissait chez la duchesse de Kent, ils dansèrent beaucoup ensemble. Et, quelques jours après, Elisabeth confia le secret de son cœur à sa grand-mère, la Reine Mary. Le secret fut bien gardé, d'autant mieux que Philippe ne se décidait pas à avouer ce que chacun savait déjà : son amour naissant pour celle qui devait devenir reine d'Angleterre. Il fallut qu'il passât les dernières vacances en Ecosse, avec elle, pour que leur longue intimité ouvrit les yeux des plus aveugles. Le bruit courut de leurs fiançailles. Il fut aussitôt démenti par le Palais, et les amis de la Princesse dévoilèrent aujourd'hui combien elle en souffrit.

On parla d'une opposition du Roi. En fait, celui-ci ne fit rien, ni pour encourager, ni pour combattre un sentiment déjà très fort. Il se souvint de l'époque heureuse où lui-même rencontra la Reine, et de la liberté qu'on lui laissa pour épouser celle qu'il aimait. Mais un tel projet posait des problèmes politiques et diplomatiques que seul le temps pouvait résoudre. Le choix d'un futur Prince consort exige l'approbation des ministres et celle des Dominions ; les liens très étroits du Prince Philippe avec la Maison Royale de Grèce, son manque d'expérience et de préparation aux choses de la politique firent longtemps douter d'une issue heureuse.

Stoïquement, l'un et l'autre acceptèrent de ne plus se voir qu'à de longs intervalles. Mais ils s'écrivirent chaque jour. Durant le voyage Royal en Afrique du Sud, le portrait de Philippe ornait la cabine de la Princesse. Ce n'est que quelques semaines après son retour que le « lieutenant Philippe Mountbatten » demanda officiellement sa main, qui lui fut accordée. Il fallut encore attendre l'annonce officielle. Aujourd'hui, l'attention du plus grand Empire du monde est concentrée sur le jeune couple royal et, pour la première fois, tous deux se sont rendus ensemble dans les rues de Londres, au milieu d'une foule immense qui criait son enthousiasme et ses vœux — et qui, d'emblée, adopta le jeune Prince. Philippe sera Prince Consort.

## QU'EST-QUE QU'UN PRINCE CONSORT ?

Quels sont, en Angleterre, les pouvoirs d'un Prince Consort ? La question s'est posée il y a un siècle, et elle a failli causer la chute de la Monarchie parce qu'elle ne pouvait être résolue que par une épreuve de forces entre les ministres et la Couronne. Constitutionnellement Philippe ne sera qu'un citoyen comme les autres, — et le très humble sujet de sa Gracieuse Majesté et épouse. Il devrait même céder le pas aux ducs et à bien d'autres nobles. Heureusement, la Reine Victoria sut créer, dans la pratique, des précédents en faveur du Prince Albert dont on sait qu'il joua, en fait, un rôle politique considérable. Et, par un détour charmant, c'est en tant qu'époux que le Prince Philippe, comme le Prince Albert, aura le droit et le devoir de conseiller la Reine dans la conduite des affaires publiques. Une fois encore, la confiance et l'affection d'un peuple soutiendront le couple royal dans sa tâche et l'Amour, plus fort que les lois des hommes, aura vaincu les préjugés pour le bonheur d'un peuple ami.

F. CHATEL.

# Avec la Famille Royale d'Angleterre à bord d'un Destroyer

Quelques journaux du soir ont rapporté récemment le curieux voyage en Angleterre de deux étudiants français qui, après 1.400 km. en auto-stop, eurent la bonne fortune d'inspecter la flotte britannique avec leurs majestés.

Ces mêmes journaux n'ont pas noté, évidemment, qu'il s'agissait en réalité de deux mesniers, François Châtel et Régis Thomas, profitant d'un séjour outre-Manche pour mieux connaître ceux qui ont la chance d'avoir une famille royale dans leur pays.

Le Courrier de la Mesnie publie aujourd'hui le récit de cette courte aventure vue par l'un des deux jeunes gens.

... A quinze miles de Glasgow, dans la baie de la Clyde, la Home Fleet, cent dix navires de guerre, orgueil de la marine britannique, est ancrée.

Aujourd'hui, 22 juillet, le Roi et la Famille Royale doivent l'inspecter.

Le car dévale rapidement la route sinueuse qui déroule ses nombreux lacets vers Greenoch. Tout en bas, le petit port grouille d'une population inhabituelle, venue de Glasgow et des environs pour la circonstance. La ville, abondamment décorée de guirlandes, drapeaux et lanternes, s'orne en outre d'innombrables photos de la princesse Elizabeth et du prince Philip Mountbatten. La circulation s'avère difficile. Nous atteignons malaisément Albert Harbour où nous apprenons que le bateau de la Presse a quitté l'embarcadere depuis deux heures !...

## Comment atteindre un destroyer ?

Décidant alors de payer d'audace, nous nous faisons introduire auprès du commandant du port, à qui nous nous présentons comme deux journalistes français venus spécialement de Londres pour assister à l'inspection de la Home Fleet. Nous insistons sur le fait que la presse française doit être tenue au courant de l'événement à une époque où l'on essaye de tous côtés de renouer une solide amitié franco-anglaise. L'officier, ébranlé, téléphone à bord du *Duke of York*, le navire-amiral de la Home Fleet, pour tenter de joindre le chef de presse de l'Amirauté, qui s'entretenait précisément avec le Roi. La visite est déjà commencée ; nous n'avons pas une minute à perdre.

Grâce à l'heureuse intervention du commandant du port, on finit par envoyer une

vedette rapide nous chercher à Albert Harbour. Nous n'osions plus l'espérer. Sur le *Solebay*, pas un civil. L'équipage, en grande tenue, rassemblé sur le pont depuis des heures, nous présente impeccablement les armes comme nous enjambons le bastingage. Dans mon émotion, je me prends le pied dans un rouleau de cordage. Un matelot, heureusement, me retient par le bras...

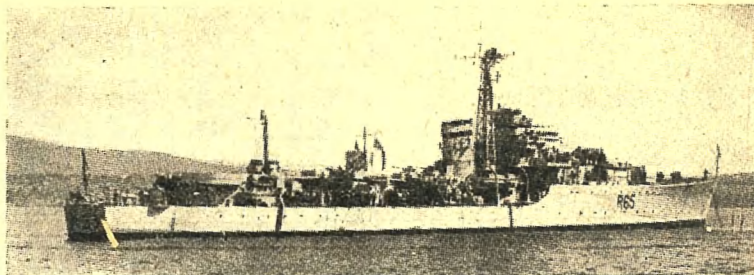
Un lieutenant distingué nous indique la passerelle supérieure du navire, sur laquelle nous pourrions évoluer à notre aise pendant la visite. Laissés seuls sur notre passerelle, nous nous regardons sans mot dire avec un même sentiment de satisfaction intense et



La Famille Royale arrive au port.

peut-être aussi une certaine gêne ; la joie d'avoir abouti, bien sûr, mais aussi le sentiment intime que nous allons assister à quelque chose de sacré, qui ne nous est pas destiné.

... Au large, nous observons une grande agitation autour du porte-avion *Illustrious*. Des vedettes blanches s'en détachent en cercles concentriques : un cargo lourdement chargé de passagers « avides de voir » se rapproche lentement du *Solebay* où les officiers manifestent de la nervosité. Le commandant arpente le pont très dignement. Il porte sous le bras une magnifique jumelle de parade. Un lieutenant, affairé, passe rapidement dans les rangs, armé d'une brosse. Il donne un dernier coup aux bas de pan-



(H.M.S. Solebay).

talons. Sur le flanc du navire, un petit escalier de bois, point de mire de tous les regards, à deux mètres au-dessous de notre poste d'observation, porte une magnifique corde verte, toute neuve. C'est par là qu'ils vont monter.

## La Famille royale monte à bord

... Une vedette brune et or, la *Royal Barge*, accoste le *Solebay*. A peine l'avions-nous vue venir. Le Roi monte les marches lentement, puis la Reine, les deux Princesses, le Prince Philip et l'amiral de la flotte. Ils passent tous au-dessous de nous, à portée de la main et j'ai vaguement l'impression d'être au cinéma.

Je pense au bonheur des Anglais qui ont le culte de leur famille royale et je les envie en songeant à la nôtre, si loin de nous et si digne d'être aimée et entourée d'honneur. Comme ce serait bon de l'accueillir ainsi au lieu de cette famille étrangère !

Tandis que le Roi s'entretient amicalement avec le commandant, la Reine, charmante, dans sa robe mauve, serre cordialement la main des membres de l'équipage, très émus. La princesse Elizabeth, dont le bonheur tout neuf illumine le visage un peu grave, nous lance un regard étonné. Nous osons à peine respirer sur notre passerelle. La Princesse Margaret Rose, jolie et fine, observe sans dire mot. Philip Mountbatten, à la prestance de jeune premier, suscite visiblement la sympathie et l'admiration de tous les marins. La Famille fait lentement le tour du navire et repasse quatre fois à côté de nous, puis les Souverains signent le livre de bord du *Solebay* avant de redescendre dans la *Royal Barge*.

Le commandant du *Solebay* montre fièrement à ses hommes son livre de bord, puis il nous regarde, hésitant. On sent dans son regard la joie du marin, l'inquiétude d'être un peu ridicule et aussi le sentiment que nous ne faisons pas partie de « la famille ». Il se décide cependant à nous faire contempler les parafes royaux auxquels nous témoignons un intérêt qui paraît l'enchanter.

Nous prenons congé de ces hôtes charmants qui mettent à notre disposition une vedette qui nous dépose à Greenoch, épuisés et affamés.

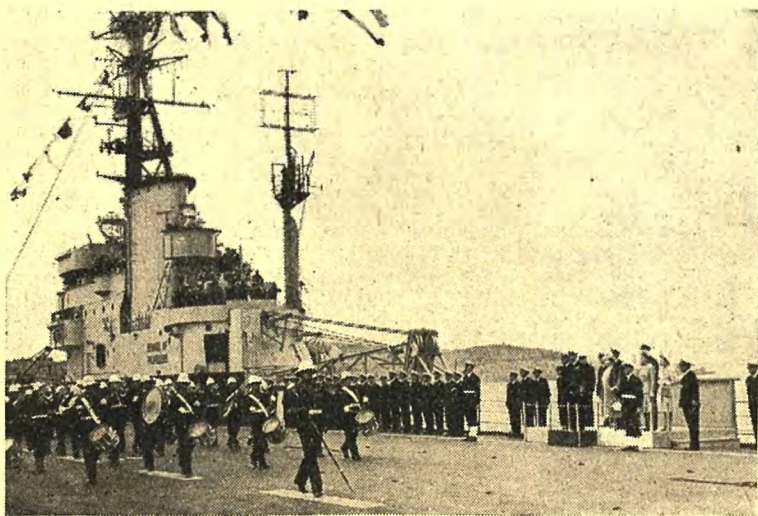
## Nous couchons en prison !

Après un retour pénible à Glasgow, nous nous trainons lamentablement dans les rues de la ville dans le vain espoir de trouver un lit. Nous atteignons enfin un poste de police et l'on finit par nous diriger vers une hospitalière prison où les cellules sont relativement correctes et le breakfast excellent pour 3 shillings. Nos portes ne seront pas fermées, grâce à la recommandation du commissaire !

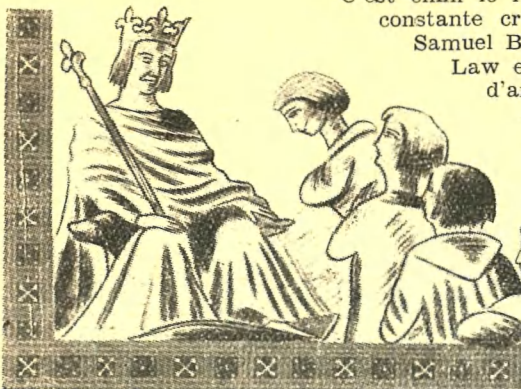
Le lendemain 23 juillet, deux camions de bonne volonté nous transportaient à Edimbourg. Un troisième devait, trois jours plus tard, nous ramener à Liverpool.

De là, nous regagnions la France, après avoir vécu, grâce à l'extrême amabilité britannique, la plus belle des aventures !

Régis G.-THOMAS.



La Home Fleet reçoit la Famille Royale.



C'est enfin le recours aux puissances d'argent, auquel la constante crise financière accula le Roi, du banquier Samuel Bernard au banquier Necker, en passant par Law et le trust des fermiers généraux. La plaie d'argent béante, a eu pour résultat l'assujétissement du pouvoir aux puissances financières, intérieures ou extérieures, mais en réalité toujours non-nationales, car l'argent qui se trafique n'a pas de patrie.



« Les profondeurs étaient obscures et funèbres... »

La rime est « ténèbres » naturellement. Et cela continue :

« Honte, anathème, enfer, deuil... »

... On entendait des voix dire : j'ai faim !

« J'ai froid ! Quand donc viendra le jour ? La terre est noire ! »

« C'était le grand sanglot tragique de l'histoire ;

« C'était l'éternel peuple, indigné, solennel,

« Terrible, maudissant le tyran éternel... »

Telle est l'image que se fait Hugo, dans la *Pitié Suprême*, des rapports entre les peuples et les rois... On songe au chêne de Vincennes, ou seulement aux cahiers des doléances de 1789. On songe à ces photographies où le Comte et la Comtesse de Paris sont entourés de cette belle couronne de dix jeunes visages de santé, de droiture, de simplicité françaises : leurs enfants.

De ces deux imageries contradictoires, il faut choisir. Il faut du moins essayer de voir clair, car dès lors, le choix sera fait.

Il y a évidemment sur les données mêmes de l'histoire, un malentendu (pour ne pas dire plus) systématiquement orchestré et entretenu. L'« histoire » et la poésie s'en sont chargées au XIX<sup>e</sup> siècle par les voix de Michelet et de Hugo, pieusement recueillies et repandues par l'enseignement primaire laïciste issu de leur idéologie. Il y a calomnie du passé.

On pourrait négliger ces vues simplistes, n'était leur très forte emprise. Tout le monde pris individuellement et de bonne foi en conviendrait. Mais elles sont dans l'air du temps. Elles sont « la pensée de ceux qui ne pensent pas ». Elles nourrissent des milliers et des millions d'êtres de bonne foi. Et ceux qui « pensent », je veux dire ceux dont elles servent la pensée n'ont garde de les laisser s'obscurcir : la défense républicaine est vigilante.

Mais une propagande, même mensongère, s'appuie toujours sur quelque chose. Il y a une âme de vérité au fond de tout cela. Il est certain par exemple que l'Ancien Régime a maintenu, et même parfois, renforcé des privilèges qui survivaient à leur utilité sociale ou nationale. Je n'en veux pour signe que le raidissement nobiliaire des dernières années avant la Révolution. Le roi a trop souvent voulu soutenir, par un favoritisme à courte vue, une noblesse qu'il avait déracinée pour se l'attacher, achevant ainsi de la couper du peuple : noblesse qui n'était plus dès lors un corps intermédiaire sain, mais un écran.

D'autre part, la Monarchie n'a mené, tout au long du XVIII<sup>e</sup> siècle, qu'une lutte molle et impuissante contre les privilèges acquis ou usurpés par une féodalité de robe, les Parlements qui voulaient confisquer à leur profit des pouvoirs politiques. La grande duperie de ce siècle, c'est que les Parlements, ancêtres de la féodalité bourgeoise et censitaire, font figure de champions des libertés nationales alors qu'ils ne défendent que leur place à assurer dans la direction de l'Etat.

Ces trois aspects indiscutables se groupent dans une seule constatation : entre le Roi et son peuple s'est établi, ou n'a pu être dissipé, un triple écran. La pensée profonde du petit peuple, telle qu'elle émane des *Cahiers* de 89 était très saine : l'appel au Roi, « Si le Roi savait... Si le Roi n'était pas si loin ! » Du contact entre le Roi et son peuple, il ne restait plus guère que les symboles : les largesses et festivités du Sacre, les écrouelles, le droit de placet. Ce dernier n'était déjà pas peu de chose : tout le monde avait accès au parc de Versailles ; songeons seulement à Bershtesgaden ou au Kremlin !

Malgré l'ignominie des acteurs et des détails, l'émeute des 5 et 6 octobre 89, qui fit revenir de force le Roi à Paris, s'appuyait sur une idée juste et salutaire : ramener le Roi dans sa bonne ville. On a souvent noté que la Révolution qui s'était faite contre les privilèges, aurait dû se faire avec le Roi, non contre lui. Le comte de La Marck écrivait en 1790 : « J'ai toujours dit que la Révolution est favorable au gouvernement monarchique. N'est-ce rien que d'être sans parlements, sans corps de clergé, sans pays d'état, ni privilèges de noblesse ? » Mais, faite sans le Roi, contre le Roi, elle s'est déviée en démagogie confuse, puis autoritaire de là en césarisme pour s'épanouir enfin en victoire bourgeoise, non populaire.

La Restauration a accepté loyalement, un peu timidement, la situation ainsi provisoirement stabilisée. Et le lien entre le Roi et le peuple ne s'est jamais renoué. On peut dire que depuis la grande crise de la fin de Louis XIV et de la Régence, la Monarchie, sans jamais cesser d'être à chaque fois, pour la France, le moindre mal, n'a plus été le bien.

Il importe donc d'analyser, à la fois théoriquement et historiquement, ce que c'est que le bien royal.

LES hommes naissent inégaux — ne fut-ce qu'en ressources et en dons. Ils ont une place dans une échelle — échelle sociale : il n'est nullement question ici d'un système de castes. La caste est proprement le signe d'un racisme social, aussi inadmissible que l'autre. Il y a eu, au sens le plus large des mots, des hommes supérieurs et des inférieurs. Je ne m'occupe pas de savoir si cela est juste du point de vue de Sirius. Il me suffit de savoir que ce l'est mystérieusement, du

point de vue de Dieu. Et il s'agit de chercher comment faire régner au mieux la justice, la paix, l'harmonie dans cette diversité qui fait du corps social un organisme.

Or, ce qui définit un organisme, c'est d'abord la différenciation de ses éléments ; puis la limitation, le fait qu'il a une frontière ; enfin le fait que, si déchiré qu'il puisse être de misères physiques et morales, il a un vouloir-vivre commun, unique. Que l'un des trois termes disparaisse, et l'on n'a plus un organisme social, mais une masse, que l'on hésite presque à appeler humaine. Les communistes, qui mentent tellement ne mentent pas lorsqu'ils parlent si volontiers des masses, plutôt que du peuple. Encore le pluriel est-il faux : c'est la masse des individus uniformisés par la « conscience de masse » et le nivellement total ; c'est la matière première de la tyrannie totale, telle que l'évoque le Chigalev des *Possédés*. Un corps social sans frontières extérieures, c'est la masse informe dans laquelle se hérissent d'autant plus brutales les cloisons intérieures. Enfin, un individualisme éparpillé, c'est la dissolution en grains de sable : et rien ne fait masse comme le sable.

Ainsi dès qu'il s'agit d'évoquer un ordre social organique et sain, on voit se dresser le problème : le face à face des « gros »

# LA MOI LE P I

avec les petits, des forts avec les faibles. Le problème a diverses solutions, toutes instables ou périlleuses : coalition des forts pour maintenir et exploiter les faibles : oligarchie ; émergence d'un fort pour discipliner les moins forts et les faibles : tyrannie ; coalition des faibles pour devenir les plus forts : revendication démocratique ; enfin recours des faibles aux forts : lien d'hommage et de mutuel service, de type féodaliste.

Les deux premiers systèmes sont de pure et simple stagnation oppressive. La démocratie, elle, tend vers la revendication continue, toujours justifiée à la fois et toujours leurrée ; ou bien elle dérive en oligarchie et en tyrannie. Quant au féodalisme, c'est la forme la plus naturelle, la plus spontanée des liens sociaux, dérivant très directement du lien familial. Mais, pourquoi les mots de féodalité, de vassalité sont-ils péjoratifs en fait ? C'est que le principe réciprocitaire tend à s'effacer ; que les privilèges, que le système institué et qui le définissent (*lex privata* : clause d'obligation particulière) perdent des deux côtés, leur caractère de contrat, pour être sentis par leurs bénéficiaires comme un droit absolu, par les autres comme une injustice sans fondement. Ainsi le féodalisme tend à s'enrayer dans un état de fait d'inégalité sans contre-partie, qui nous fait retomber dans les cas précédents : revendication populaire, coalition des privilégiés, ou un tyran pour mettre tout le monde d'accord.

Ceci posé, une observation très remarquable saute aux yeux : tous les systèmes contractuels qui cherchent à organiser humainement l'inégalité dans le cadre d'une moralité sociale de l'échange mutuel, semblent voués à tourner, tôt ou tard, en coalition des privilégiés. La formule, excellente

en principe, est d'un équilibre trop purement moral. Or les hommes ne sont pas des anges. La noblesse a des droits spéciaux, achetés par des devoirs particuliers. C'est le sens de l'adage : Noblesse oblige. Mais en fait, **Noblesse n'oblige le noble que s'il a l'âme noble.** L'évolution des corporations, constituées pour défendre tous les intérêts du métier — y compris ceux du client — celle des ententes industrielles, nouées pour remédier au péril ruineux des vaines concurrences, sont autant d'exemples éclatants de « féodalisation ».

Un des cas les plus frappants est tout moderne : c'est la **féodalité des partis**. Le député, qui est un puissant par rapport à l'électeur, reste pourtant dépendant de lui par l'élection. Aussi, avec le scrutin uninominal le lien qui les unit est-il un reste (abâtardi, dévié, certes, mais un reste indiscutable) de l'engagement mutuel d'homme à homme. Avec le règne des partis, tel que la loi électorale l'impose, il y a vraiment féodalisation au pire sens du terme.

En théorie, il y a services mutuels ; en fait, le parti est une coalition de privilégiés, envers et contre l'électeur, pour exploiter sa voix ; le seul « jeu » qui subsiste, c'est la possibilité pour l'électeur de transférer sa voix de Moloch à Léviathan. Encore est-elle rendue comme inopérante par le degré supérieur de féodalisation : coalition des

## Une grande Étude Politique de Testis

roi », désintéressé : ce n'est qu'un rêve. L'excellence de la monarchie réside en ceci, qu'elle est le régime où les méfaits d'un souverain, moralement vil, où les erreurs d'un souverain, intellectuellement médiocre, sont rendus le moins dangereux.

Tous les régimes peuvent faire parvenir au pouvoir des forcenés ou des incapables (la démocratie seulement un peu plus facilement que les autres). Mais le lien du Roi à son peuple, c'est substantiellement un lien de sagesse. La monarchie est un gouvernement de sagesse. Réalité beaucoup moins excitante que les césarismes, les démagogies ou les anarchies, et qui ne saurait satisfaire ceux qui veulent d'abord et à tout prix, vivre dangereusement pathétiquement : mais on n'a pas le droit de faire vivre un peuple pathétiquement, dangereusement. Et la monarchie ne convient pas non plus à qui veut vivre ignominieusement au jour le jour, dans l'oppression du fort et l'aplatissement du faible, dans l'odieuse et fausse paix de « l'ordre » inique et sordide. **La monarchie est le gouvernement rassurant, digne et quotidien.** C'est-à-dire qu'il appelle la confiance, non l'acte de foi ni l'exaltation ; l'obéissance, non l'amputation sacrificielle ; l'amour, non l'idolâtrie.

✱

« Nommer un Roi Père du peuple, c'est moins faire son éloge que l'appeler par son nom, donner sa définition », écrit La Bruyère.

Qui menace le Roi en effet ? Quels sont ses rivaux possibles ? qui le paralyse ? Si non les grands ? Et sur qui s'appuierait-il lui qui est seul, lui qui est, au départ, à peine plus que les grands, lui dont le pouvoir est une cible, et une source d'envie autant qu'une force, sur qui s'appuierait-il, sinon sur le peuple ?

Le « puissant », arrivé au sommet, et s'appuyant sur le peuple, c'est le Roi. Les exemples historiques viennent en foule. On ne sait pas grand'chose des rois de Rome, sauf qu'ils faisaient une politique populaire, et qu'ils ont été chassés par une révolution qui n'a été qu'un putsch réussi par les chefs des grandes familles. Le résultat ne s'est pas fait attendre, et les historiens latins n'ont pu le cacher : quinze ans à peine après la chute des rois, la plèbe romaine faisait sécession et tentait de fonder sur le Mont Sacré une cité où elle fut « chez elle ». Ainsi encore la succession des « tyrans » romains depuis Marius, arrivant successivement à la cime du pouvoir, appuyés sur des féodalités militaires ou partisans, cherchant provisoirement un équilibre factice dans les coalitions féodales des triumvirs, jusqu'au dernier d'entre eux le dictateur Octave, qui sut devenir un roi.

En France c'est toute l'histoire des Capétiens, qu'il est inutile de rappeler, tant elle montre évidemment que le roi a les mêmes ennemis que le peuple. Un chroniqueur anglais rapporte des propos bien frap-

pants à cet égard tenus par Saint Louis à Henri III d'Angleterre, avec qui il scellait amitié : « N'avons-nous pas épousé les deux sœurs, et nos frères les deux autres ? Tous les enfants qui ont tiré et tireront naissance d'icelles seront comme frères et sœurs (intérêt personnel familial et dynastique). Oh ! s'il y avait entre pauvres hommes pareille affinité et consanguinité, combien ils se chériraient mutuellement ! (sens du peuple et des liens de fraternité de charité d'homme à homme). Mais l'opiniâtreté de mes barons ne se soumet pas à ma volonté » (opposition féodale).

Ce texte résume tout, mais il y aurait d'autres exemples. Au temps des guerres de religion, avant l'entrée de Henri IV à Paris ou, à la lutte de deux féodalités politico-religieuses, liées à des appuis et intérêts étrangers : la Ligue — les partisans des Guise, les « apanagistes », les « féodaux », selon le langage même du temps. En face, les protestants bourboniens qui se proclamaient les « Royaux ». Mais les vrais royaux, ce sera Henri IV après l'abjuration, ce sera le mouvement des Politiques appuyés sur le consentement, sur l'aspiration unanime des bourgeois et des humbles à la paix de l'ordre.

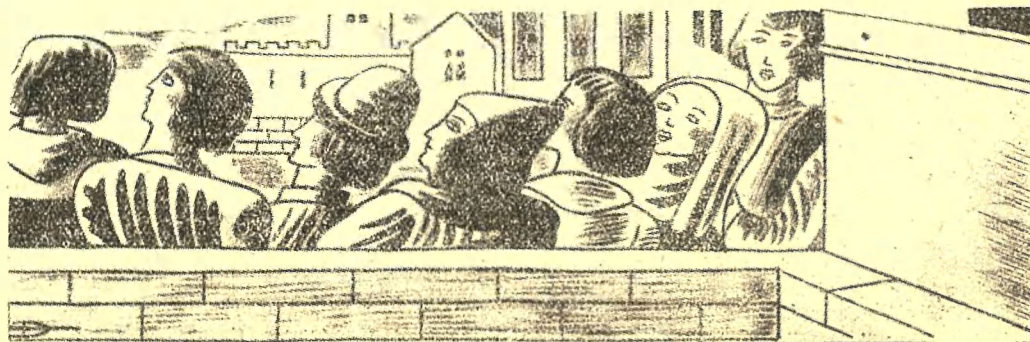
La Monarchie n'est pas un parti. Elle n'est pas, non plus, un état. Elle est un mouvement de défense et de conquête anti-féodal, jamais achevé, parce que les féodalités renaissent toujours d'elles-mêmes, et que les corps intermédiaires, cessant d'être ce trait d'union que représente par exemple la noblesse terrienne et populaire normande que peint La Varenne, arrêtent sur eux, à leur profit, l'autorité La fonction royale consiste à dissoudre sans cesse ces noyaux qui se reforment sans cesse, sur des bases diverses : fiefs territoriaux, parti religieux, hérédité de caste.

La victoire apparemment complète de Louis XIV était elle-même précaire. Devant les féodalités anciennes qu'il ne craint plus, et les féodalités nouvelles, financières qu'il ne craint pas assez, le roi croit pouvoir se servir d'elles : en fait, il se rend solidaire d'elles. Le recours spontané, normal, du roi au peuple et du peuple au roi est brisé. Ils le payeront tous les deux parce qu'encre et toujours, ils ont les mêmes ennemis. Ils le reconnaîtront ensemble lorsqu'ils se verront l'un et l'autre ligotés sous la Restauration, par les couches nouvelles de féodalité : intellectuels et possédants. Mais l'ombre tragique de la Révolution fera qu'ils n'y verront qu'un motif de plus de se méconnaître mutuellement.

TESTIS.

(La fin au prochain numéro.)

La féodalité dite républicaine est peut-être la plus oppressive de toutes. La loi en est donnée encore par Hugo (Depuis l'Exil, 1876) : « La monarchie ouvre le droit à l'insurrection, la république le ferme... En monarchie (l'insurrection) c'est la légitime défense, en république c'est le suicide... »



# ARCHIE T UPLE

partis dont le tripartisme nous a donné l'expérience. Ceci, en avant-coureur du degré suprême : le parti unique, efflorescence dernière de la démocratie « électro-rale » entièrement féodalisée — et où l'on a à la fois « démocratie » — unanimité complète de la masse ; « oligarchie » — le parti, ses dignitaires et sa police — et « tyrannie » — domination autocratique du chef, du meneur de peuple, du Führer.

Nous retombons au point de départ : il n'y a point de corps social.

✱

Telle est donc la situation. Devant les inégalités de fait du corps social, ou bien on les admet et on les exploite directement (oligarchie ou tyrannies primaires) ; ou bien on cherche à les pallier par un équilibre de mutuelle dépendance ; mais la balance n'est pas égale parce que l'un des poids est presque uniquement moral. Même dans le cas de l'Eglise, il n'a pas été suffisant, et l'Eglise, à la fin de l'Ancien Régime, s'était féodalisée ; elle ne justifiait plus ses privilèges : elle les défendait et les exploitait. Les nobles et les Parlements ont exploité les leurs s'évertuant à les LEGALISER, mais renonçant à les LEGITIMER ; les coalitions capitalistes, les partis, les trusts politiques d'Etat que sont les régimes totalitaires, exploitent farouchement les leurs qui sont sans bornes.

La solution est monarchique. L'instinct et la vocation de la monarchie héréditaire est d'être antiféodale. Le Roi, c'est un Grand, associé au peuple contre les grands. Et cela, il ne l'est pas seulement PAR DEVOIR, sans quoi nous retomberions dans les périls précédemment signalés. Il faut prendre garde de ne pas se laisser embarquer sur les facilités chimériques du « bon



« Un château cinq fois centenaire... »

Au moment d'écrire, à l'usage de nos amis, ce que fut notre Camp Saint-Louis, j'éprouve un double et curieux sentiment. C'est, tout d'abord, une grande nostalgie à évoquer, après deux semaines, ces journées radieuses et graves qui ont déjà, pour ceux qui les vécurent, le subtil parfum des bonheurs éphémères. Et c'est aussi un sentiment de gêne, d'impuissance à classer, à étiqueter, à imprimer — à tant de mots par lignes — des émotions, des souvenirs qui tiennent au plus profond et au meilleur de nous-mêmes.

Un Camp Saint-Louis, ce n'est pas une succession de jeux et d'études, de jours, et de nuits; un Camp Saint-Louis, c'est une atmosphère, un haut-lieu du cœur et de l'esprit, un rassemblement de volontés et d'enthousiasmes, un généreux réservoir de jeunesse et de vie intense où chacun vient puiser de quoi « tenir » une autre année, de quoi ne pas désespérer de lui-même et de sa Cause. C'est un « état de grâce » où les orgueils se brisent, où les doutes s'effacent, où les lassitudes font place à la joie. Mais qui le comprendra, s'il ne l'a vécu?

Un Camp Saint-Louis ne se raconte pas. Il se vit. Que ceux qui n'ont pas connu cette joie regardent, droit dans les yeux, ceux qui la portent en eux, et ils vivront comme nous dans l'attente du Camp Saint-Louis 1948.

Aidons-les, simplement, à imaginer ce que fut notre rassemblement de cette année. Ils y trouveront plus qu'une promesse: un témoignage.

\*\*\*

Tours, le jeudi 21 août. — A l'heure de midi, les portes de la gare déversent des flots sporadiques de voyageurs traînant ridiculement des valises trop lourdes pour ce jour d'été.

Mais voici quelques garçons à l'air décidé, sac au dos, sourire aux lèvres... Ils semblent chercher quelque chose. Un coup de klaxon attire leur attention. Devant la gare, une magnifique pancarte: « Mesnie de France. Camp Saint-Louis ». Sous la pancarte, quelque chose qui ressemble à un capot, et derrière le tout, un amoncellement de ferraille qui a l'air d'un fantôme de voiture.

Des profondeurs obscures de l'étrange véhicule sort une voix joyeuse, puis un bras, puis le Mestre de Camp tout entier. « Elle est encore en panne! » annonce-t-il placidement. Les arrivants se débarrassent de leurs sacs, mettent bas la veste, retroussent leurs manches et, tirant, poussant, riant et pestant comme vingt, font avec la voiture

# LE CAMP SAI

une entrée remarquée dans la capitale du « Jardin de la France »!

Une heure plus tard, ils s'entassent dans le car qui les conduit vers le lieu du camp, à une dizaine de kilomètres. Qu'importe la panne, qu'importe la chaleur! La voiture était à la gare; la pancarte a crié vers eux ses mots de bienvenue. Le camp est là, tout près. Dans leurs cœurs, déjà, chante la joie.

Etrange, ce camp; étrange, en vérité! Au début d'un bosquet, près du château cinq fois centenaire, s'ouvre une clairière et, dans la clairière, quelque chose est dressé qui ressemble à une kermesse ou à une fête foraine... C'est que, le Jamboree ayant requis toutes les tentes de France et de Navarre nos presque-ingénieurs... sous la haute direction d'un presque-architecte — ont dû construire, en quelques heures, un village de toile. À l'aide d'armatures empruntées à la foire et de bâches multicolores, ils ont bâti de robustes abris qui se révéleront, à l'usage, du plus harmonieux effet.

À droite, l'intendance, déjà pleine d'abondantes provisions, voisine avec la cuisine où trône une « roulante » des plus impressionnantes.

En face, la chapelle drapée ses rideaux gris sous la grande croix de bois qui, déjà, protège et bénit le camp. Rangées en fer à cheval, ouvertes vers le grand mât où, demain, va monter le drapeau, les tentes individuelles précèdent les grandes tentes d'équipe. Au fond, le « Q. G. » s'orne de la plaque « Chef de camp » tenue du « Jam ».

Parisiens et provinciaux font connaissance. Chaque nom prend un visage. Les mains se serrent, les yeux fixent les yeux. Au premier soir, quand tombe la nuit, les premiers campeurs forment autour du foyer la première chaîne d'amitié. Chaque jour, le cercle s'élargira, et — pour faire place aux nouveaux — chacun se serrera davantage vers son voisin dans une fraternité de plus en plus étroite. Sous la lune, doucement, montent les premiers chants.

## VENDREDI 22 AOUT.

« Attention pour les couleurs! » Au garde-à-vous, les campeurs entourent le mât où le Mestre de Camp, pour la première fois, fixe le drapeau fleurdelisé de la Mesnie de France.

« Envoyez! » Lentement, solennel, le drapeau monte dans le ciel. Il domine maintenant le camp de ses plis lourds où agite un vent familier. En quelques mots, le Mesnager de France déclare ouvert le Camp Saint-Louis 1947.

Les trois premières journées du Camp sont spécialement consacrées à la Mesnie. Venus de toutes nos provinces, les campeurs prennent contact avec cette jeune communauté qui, demain, transformera leur vie comme elle a transformé celle des Mesnies de Paris dont chacun, spontanément, s'est mis à leur service.

Certains étaient venus au camp simplement en « vacances »; d'autres, animés d'un sentiment de curiosité. La Mesnie n'était, pour les meilleurs qu'un idéal abstrait, désincarné, sans vie. Et voilà que, par mille côtés, cet idéal s'incarne et vit, dans un « service » fait avec le sourire comme dans une veillée, dans une conversation inattendue ou dans un chant. Bientôt ils comprennent. Et, les trois jours ne se sont pas écoulés que déjà certains savent que quelque chose, en eux, s'est éveillé et qu'ils ne seront plus jamais tout à fait comme « avant ».

C'est là que les mots nous manquent. Et il nous faut renoncer à évoquer les veillées,

d'abord bruyantes et pleines d'une sève exubérante, puis soudainement graves; ces veillées où chacun se découvre, visage estompé au milieu de la nuit, et vient dire à son tour ses difficultés, ses rêves et le plus secret de lui-même.

Puis, quand le feu doucement meurt, les ombres se rassemblent autour du mât et suivi par les faisceaux croisés de simples lampes de poche, le drapeau, doucement, descend sur le camp d'où s'élève l'émouvante prière du soir.

## SAMEDI 23 AOUT.

Aujourd'hui, conférence « de gala »! L'un des plus éminents délégués français au Congrès des Fédéralistes, en route vers Montreux, a bien voulu venir passer quelques heures au milieu de nous.

Dans la rustique « salle des conférences » (dont les rondins mal équarris servent aussi de « salle à manger »!), il traite du sujet le plus délicat et le plus impérieux de l'heure: « Au delà du nationalisme ».

Devant un jeune auditeur, dont une majorité sans doute a puisé ses convictions aux sources du « nationalisme intégral », il lui faut tout d'abord exposer à quel point toute l'armature politique de la France est désormais ébranlée. Considérer toute politique du seul point de vue de l'intérêt de l'Etat était valable il y a quelques lustres. Aujourd'hui, il ne s'agit même plus de savoir en quelles mains sera l'Etat, mais ce qu'il sera. C'est l'existence de l'Etat et celle de la Société même qui est en cause.

Aujourd'hui, nous avons fait de l'Etat une espèce de mur. Un tel « étatisme » eut été sans conséquences au temps de la monarchie, parce que l'emprise de l'Etat y était infiniment moindre que la tyrannie que fait peser sur nous le plus libéral des Etats modernes.

Rappelant la double origine socialiste et corporatiste du Fédéralisme, l'orateur insiste sur l'importance d'une méthode qui « recense les problèmes d'une façon neuve et propre » et qui, par ailleurs, a pris récemment en Europe la plus urgente actualité.

Un large échange de vues suit cet exposé, où les participants du Camp ont trouvé un élargissement considérable de leur horizon politique. Et des discussions passionnées se poursuivront jusqu'à la veillée où, en écoutant les grandes paroles du Roi Saint-Louis, chacun se sentira héritier et responsable



Avant le plongeon!

# T - LOUIS 1947

d'une grande tradition de justice et de paix chrétienne.

Ainsi s'inscrira, désormais, chaque jour une grande leçon politique, à l'heure des méditations fraternelles.

## DIMANCHE 24 AOUT.

Branle-bas de combat ! Les campeurs, après la traditionnelle baignade dans la Loire, montent à l'assaut de l'autorail qui les mène à la conquête... de Tours, où nos équipes de propagande diffusent le « Courrier de la Mesnie » et portent partout fièrement leur témoignage monarchiste et chrétien. Partout l'accueil le plus sympathique. On discute dans les rues, sur les places, on se sent une âme d'apôtre. Et le déjeuner réunit de nouveau au camp les équipes qui confrontent leurs bulletins de victoire.

Jamais la paisible tourangelles ne s'était rendue de meilleure grâce à un plus pacifique assaut !!

L'après-midi, chacun s'affaire à parer le camp pour la fête du lendemain. Tandis que les Mesniers se réunissent en conseil, les autres ornent la chapelle de fleurs et de feuillages, drapent les tentes aussi esthétiquement que possible. Le Camp fait sa toilette de cérémonie. Et le lendemain...

## LUNDI 25 AOUT. FETE DE LA SAINT-LOUIS.

A neuf heures, pour la première fois, la messe est célébrée à la chapelle du Camp. Mesniers et amis de la Mesnie y répondent d'une même voix. Dans l'air clair du matin, leur groupe recueilli se resserre devant l'autel rustique où un prêtre de la région offre à leur intention le divin Sacrifice.

Puis, devant la croix de bois simple qu'accompagne maintenant l'oriflamme fleurdelysé, le Mesnagier de France préside aux cérémonies mesniales traditionnelles. Il associe à cette journée tous ceux qui n'ont pu s'y rendre, et particulièrement ceux dont il lit les messages : M. Delongraye-Montier, représentant en France de Mgr. le Comte de Paris, les membres du Comité Central Monarchiste, le Mesnagier de la Mesnie Saint-Michel de Paris, le président de l'Union des Protestants Monarchistes.

L'assistance écoute ensuite, avec une intense émotion, le message adressé au Camp Saint-Louis par Mgr. le Comte de Paris, et qui figure en tête de ce numéro. Toutes les pensées vont vers celui qu'un exil cruel retient loin de nous et que la France attend. Mais sa pensée, par dessus les frontières, est présente parmi nous. Elle a donné à ce camp son âme et sa raison d'être.

C'est enfin l'émouvante cérémonie de l'Alégerance qui marque l'entrée, au sein de la Mesnie, d'un nouveau membre. Et le chant de l'« Exaudiat », cette pièce royale qui est un hymne de victoire, jaillit de toutes les poitrines pour saluer le nouveau Mesnier et demander à Dieu de bénir notre Roi.

L'après-midi, tous les campeurs partent en excursion vers le château de Luynes. Plus fervente et plus fraternelle, la veillée les réunit à l'heure des premières étoiles, une chanson aux lèvres et la joie plein le cœur.

## MARDI 26 AOUT.

Troisième journée d'études du Camp. Les soixante garçons réunis en Touraine, et dont chacun représente un groupe de Paris ou de Province, vont maintenant mettre en commun leurs expériences, tirer les conclusions de leurs succès et de leurs échecs.

Soixante garçons, plus... quelques jeunes filles ! Eh ! oui, il faut bien le dire, puisque c'est vrai... Il y eut des jeunes filles au Camp. Et ceux qui les connurent peuvent témoigner que, non seulement elles y furent « acceptées », mais bien qu'elles y apportèrent une bonne grâce, un entrain, un dévouement de tous les instants.

Cantonnées à quelque distance, vivant de leur vie autonome et faisant, elle aussi, retraite en leur domaine propre, elles avaient leur place dans ces journées d'études comme elles ont leur place dans notre dur combat quotidien. Grâce à la franche camaraderie dont garçons et filles surent toujours faire preuve, les activités qui leur furent communes compteront parmi les plus riches de



Le salut au drapeau.

celles que nous avons vécues. Et le point de vue des jeunes filles, en bien des cas, ouvrit des horizons nouveaux à nos garçons en les mettant en face de réalités sociales dont ils avaient une expérience très différente.

Il fallait, d'ailleurs, à ces heures de travail, que toutes les classes sociales, toutes les tendances même fussent représentées. Et elles le furent harmonieusement. Il y avait là des ouvriers et des « bourgeois », des étudiants et des employés, des catholiques et des protestants, des monarchistes traditionnalistes et des socialistes-monarchistes. On peut dire que cette extrême diversité, loin de nuire à nos travaux, a éclairé, élargi et singulièrement élevé leur signification. Fait heureux : les « petits », les « sans-argent » étaient en nette majorité. Et tel, qui « mangeait du bourgeois » à toute minute y nous, avec quelques « capitalistes » de ces amitiés que rien ne peut détruire. L'un de nos visiteurs pouvait dire, après quelques heures passées au milieu de nous : La Monarchie ? Mais la voilà ! Je l'ai trouvée au Camp Saint-Louis ».

Pourtant, nous n'étions pas seulement réunis pour vivre en Monarchie !... Mais aussi pour forger ensemble, de nos diversités assemblées, un instrument capable de porter à tous les jeunes de France la vérité que nous sentions si simplement, si profondément

ment nôtre. De nos travaux, de nos longues et studieuses réunions, émaillées de tant d'interventions pittoresques ou émouvantes, une volonté est sortie. Les jeunes monarchistes ont décidé de créer la « FÉDÉRATION MONARCHISTE DE LA JEUNESSE FRANÇAISE ».

Contribuer de toutes leurs forces à la réinstauration de la Monarchie française.

Faire comprendre et aimer à tous les jeunes de bonne volonté la personne et les positions du Comte de Paris.

Affirmer partout et en toute occasion une présence monarchiste, sans sectarisme et sans préjugés, au sein de la jeunesse française.

Telle est la tâche qu'ils se sont assignée.

Ce n'est point encore le temps ni le lieu de dire comment cette action sera menée. Mais l'élan est donné et bientôt, dans quelques semaines, les soixantes campeurs de l'été 1947 lanceront à pleine voix leur joyeux appel à tous ceux qui sauront l'entendre.

Au Camp Saint-Louis 1947, un grand mouvement est né.

## MERCREDI 27 AOUT.

« Le voilà ! Le voilà ! ». Majestueux et imposant un autocar s'arrête devant le Camp. Tout le monde y grimpe joyeusement. Aux portières flotte l'oriflamme fleurdelysé. Dès les premières maisons atteintes, un chant, lancé à pleine voix, attire les habitants sur le pas des portes. Toute la journée, ce sera ainsi. Et si nous croisons bien des sourires sympathiques, voire quelques mines effarées, nous ne rencontrerons jamais un seul geste d'hostilité. Le « Jardin de la France », sous le soleil, accueille notre troupe avec de grands gestes de bienvenue.

Et c'est, tour à tour, Langeais aux nobles tours, où revivent pour nous de grands visages familiers ; Azay-le-Rideau, qui se mire dans ses douves ; Chinon, dressé sur son rochers, où glissent, entre les murs en ruines, les ombres toujours présentes du « Dauphin Charles » et de Jeanne-Massé, qui manque d'âme, et Villandry, royaume des jardins. Que diraient au lecteur les mille incidents joyeux de cette journée, que lui diraient-ils s'il n'a vu le visage effaré de nos voisins de restaurant devant nos fleurs-de-lys — et leur rapide conquête, et s'il n'a goûté quelque jour l'éloquence de certain guide célèbre pour son esprit, mêlant à l'éloge de Goya celui des petits vins du cru ?

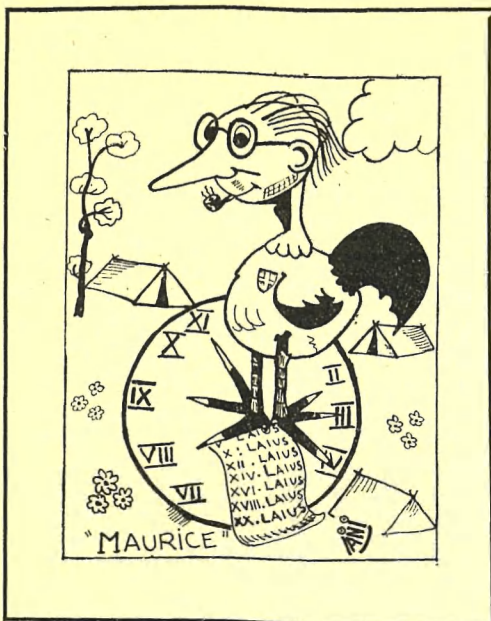
Mais quand le soir, heureux et fourbus, nous nous retrouvons autour du feu pour la veillée, nous goûtons — dans une immobilité respectueuse — cette union intime et fervente avec tout un passé qui revit, avec la France de nos Rois et... oui, nous nous sentons un peu plus Français que tous ceux pour qui notre pays n'existe que depuis Marat. Et nous voudrions que tous les jeunes de France, avec nous, partagent cette joie.

## JEUDI 28 AOUT.

Trois nouveaux arrivants, attendus avec impatience, font leur entrée dans le camp. Ce sont : M. l'Abbé Loyez, précepteur des Enfants de France, le Prévôt et le Conseiller Politique de la Mesnie de France.

A peine arrivé, ce dernier est mis à contribution et, presque au pied levé, il dresse un éloquent « Bilan de la France ». Pour nos amis de province, qui n'ont que des contacts assez réduits avec la vie politique, c'est toutes les forces en jeu dans notre pays qui prennent leur vrai visage : partis, syndicats, hommes politiques sont passés au crible d'une analyse absolument objective. Une discussion s'engage ensuite, sur l'attitude à prendre vis-à-vis de certains d'entre eux. Et

(Suite page 8.)



Le Mesnager de France vu par Iani.

c'est dans un esprit de compréhension et de justice que les jeunes monarchistes font à chacun sa part, découvrant en maints exemples concrets que leur position ne saurait être que celle d'arbitres, sachant déceler la juste valeur de tous ceux qui, par des voies parfois fort différentes, s'efforcent de servir le pays.

La présence de M. l'Abbé Loyez donne à la veillée un caractère exceptionnel. Avec lui, c'est la vie quotidienne de la Famille Royale que nous partageons pour quelques heures. Par mille traits, mille anecdotes pittoresques ou émouvantes, celui qui a le privilège de vivre dans l'intimité de nos Princes nous apporte un peu de leur présence. Et les campeurs, debouts, au pied du drapeau, unissent leurs prières pour que cesse l'injuste exil qui prive la France du meilleur de ses fils.

#### VENDREDI 29 AOUT.

Dernière journée d'études. Les responsables de tous les groupes de province examinent longuement la situation monarchiste en France. Avant de reprendre la lutte avec de nouvelles forces, ils font honnêtement leur examen de conscience. Comme nous aurions voulu qu'ils fussent là, ceux qui doutent... Comme ils auraient senti, dans l'impitoyable rigueur de leurs jugements, à quel point les jeunes sont pénétrés de la grandeur de leur tâche, puisqu'ils veulent regarder en face le rude chemin qui reste à gravir. Pour quiconque, il apparaîtrait comme infranchissable. Pour la Mesnie et ses amis, unis dans une fraternité qu'attriste déjà l'approche de la séparation, il n'est pas d'obstacle qui ne se puisse franchir et lorsque, clôturant ces journées d'études, le Mesnager de France met chacun en face de ses responsabilités, les mains se tendent toutes vers lui et un seul cri répond à ses paroles : « Vive le Roi ! ».

#### SAMEDI 30 AOUT.

Le jour se lève sur le camp tandis que les campeurs assistent, debout, à la messe célébrée par M. l'Abbé Loyez aux intentions de la Famille Royale. Toutes les voix répondent ensemble à la prière du célébrant, en une émouvante ferveur.

A midi, les responsables de la Mesnie de France et une délégation des jeunes filles se rendent à Tours où ils accueillent, parmi de nombreux amis venus de Paris, le docteur

Regner, Vice-Président du Comité Central Monarchiste; M. Grifouillère, Secrétaire général; M. Jean Duperche, responsable de la Commission ouvrière et plusieurs autres membres du Comité Central.

Un déjeuner sympathique, organisé par le Centre d'Etudes Socialiste-Monarchiste de Tours réunit ensuite les responsables du camp et leurs visiteurs parmi les personnalités monarchistes de Tours.

Pendant ce temps, les campeurs préparent activement les fêtes du soir et du lendemain.

A l'heure du dîner, les invités font leur entrée au Camp, où les responsables jeunes leur sont présentés. Tous partagent de bonne grâce l'ordinaire du Camp. L'intendant s'est surpassé. Malgré sa modestie, il doit « subir » sans pouvoir s'enfuir un triple ban étourdissant qui lui dit, à sa manière, la reconnaissance de tous.

A 21 heures, les campeurs et leurs invités, auxquels s'est jointe une grande partie de la population du village, ouvrent le feu de camp qui — à l'ombre dansante des grands arbres — déroulera durant deux heures son programme... très improvisé, de la Fontaine à Pégué, de la farce à la « moralité », des chœurs de la Mesnie à « M. de Charette », coupé de numéros individuels vivement applaudis.

Un dernier chant royaliste, un dernier « bonsoir » puis, à l'heure où les grandes personnes vont se coucher, ceux qui doivent partir demain prolongent entre eux la der-

## LE CAMP SAINT-LOUIS

(Suite)

nière veillée. Les âmes s'ouvrent, le cercle se resserre, et c'est encore longtemps pour bien des cœurs trop pleins, l'heure des confidences qui retient de tout son pouvoir la fuite redoutée des bonheurs éphémères.

#### DIMANCHE 31 AOUT.

Le réveil, ce matin, a perdu son joyeux élan. La joie demeure au fond des yeux, mais elle est grave. C'en est fini de l'intime vie de famille qui, durant dix jours, fit de chacun de nous un frère pour tous les autres. Cette dernière journée de camp est une journée de « vie publique ». Et il fallait qu'il en soit ainsi.

Il fallait que nos amis, nos aînés et les monarchistes de Touraine soient à même de nous mieux connaître. N'avaient-ils pas d'ailleurs besoin, eux aussi, de cette nouvelle jeunesse que donne l'atmosphère unique d'un camp ?

La journée s'ouvre avec la messe solennelle célébrée par M. l'Abbé Loyez, où communient un grand nombre de personnes. Le précepteur des Enfants de France, en quelques phrases d'une magnifique grandeur, tire la leçon de l'évangile du jour : « On ne peut servir deux maîtres ».

Pendant ce temps, les campeurs protestants se sont, eux aussi, rassemblés pour une prière commune et c'est tout le camp qui, à la même heure, s'unit dans une même ferveur.

Au déjeuner, préparé avec un soin tout particulier et servi par les jeunes filles, notre

rustique « salle à manger » est maintenant trop petite. Le petit vin de Touraine prend largement part à la fête. Jeunes et moins jeunes se sont mêlés, sans qu'aucune « hiérarchie » ne dresse ses barrières.

Ils mêlent aussi leurs signatures au bas du message de gratitude et d'attachement qui, tout à l'heure, sera porté par l'un de nous en Suisse, où se trouve Mgr. le Comte de Paris.

A 16 heures, une réunion est improvisée en plein air, à laquelle prennent part de nombreux monarchistes des environs. Chacun, très simplement, se lève à son tour pour apporter son témoignage vivant. C'est d'abord un Mesnier, ouvrier métallurgiste, qui — avec l'accent pittoresque de la banlieue parisienne, affirme la pénétration de nos idées dans son milieu.

Puis M. Benoît du Rey, vice-président du Comité Monarchiste de Touraine, en une intervention nourrie aux sources de l'histoire, marque avec une belle éloquence de quelle tradition nous sommes les héritiers.

M. le docteur Regner, vice-président du Comité Central Monarchiste, trouve les mots qu'il faut pour associer à l'action, souvent si mal comprise des « anciens » l'ardeur des jeunes sans laquelle rien ne peut être fait. Ces longs applaudissements qui saluent son intervention lui prouvent qu'il a été compris et que son appel sera entendu.

Enfin, le Mesnager de France retrace la brève et déjà riche histoire de la Mesnie. Il dit ses difficultés et ses joies, et pourquoi — en 1947 — les jeunes monarchistes se trouvent, non pas « arriérés », mais à l'avant-garde d'une jeunesse qui n'a que peu à attendre de la vie. Et il fait, au nom de tous, le serment de consacrer ses forces au salut d'une génération plus que toute autre « sacrifiée ».

A 19 heures, réunis une dernière fois au pied du drapeau, les participants du Camp 1947, très graves, chantent l'« Exaudiat ». Le drapeau, lentement, descend tandis que tous saluent, les yeux rivés sur la croix blanche et les lys d'or.

« France » — « Saint Louis ! ». — La cérémonie est finie. Dans bien des yeux perlent des larmes que nul ne songe à cacher. Le Mesnager de France contemple une dernière fois ces visages tendus vers lui. Et, d'une voix que l'émotion fait trembler, il déclare clos le Camp Saint-Louis 1947.



Quand un Mesnier quitte le camp pour d'autres devoirs...

# "Oui, Monsieur"

ou "Les rêveries du philosophe solitaire"

CONTE SATIRIQUE

*Mon ami, faisons toujours des contes. Tandis qu'on fait un conte, on est gai; on ne songe à rien de fâcheux. Le temps se passe; le Conte de la vie s'achève sans qu'on s'en aperçoive.*

DIDEROT.

DANS « Les Mille et Une Nuits », le pré-texte aux Contes, c'est pour Schéhérazade d'échapper à la mort. Dans le « Décaméron » il s'agit d'échapper à l'ennui, souvent plus redoutable que la mort elle-même. A l'instar de Boccace, faisons un Conte. Point n'est besoin de dix jours; commençons toujours par le premier.

Donc, par cette saharienne journée d'août, près d'un vieux château en ruines à demi caché dans la verdure et comme entortillé dans les plantes grimpantes qui, avec le temps ont pris d'assaut les murailles, « Le Courrier de la Mesnie », mollement étendu sur le gazon, dormait au bord d'un ruisseau. Il rêvait — en songe tout est permis — qu'Hercule était revenu dans le Monde couper l'Hydre aux cent têtes des invention diaboliques et atomiques. Soudain s'approche de lui un homme tout de noir habillé, avec une curieuse tête d'oiseau myope qui, lui frappant sans façon sur l'épaule, le réveille brusquement et lui dit :

— Pardonnez-moi, Monsieur, mais je viens de perdre mon lorgnon, et vous ayant aperçu là, endormi paisiblement sous la fraîcheur romantique de ces ombrages, j'en ai déduit que votre amour de la nature ainsi mis en évidence, impliquait chez vous un cœur bon et sensible.

Ces déductions, tout hâtives et gratuites qu'elles fussent, réveillèrent tout à fait « Le Courrier de la Mesnie » qui s'étira... intérieurement seulement, — car il est bien élevé — et se mit à considérer l'interlocuteur inattendu qui l'arrachait de la sorte à une si douce béatitude. « C'est bien ça : un oiseau myope », pensa-t-il.

Il faut que je vous dise que « Le Courrier de la Mesnie » est un de mes amis, et voici à peu près ce qu'il me conta l'autre soir, entre la Porte Maillot et la Porte Dauphine, sur la suite de l'entretien.

« Cet homme bizarre, à l'œil doux et la lèvre ironique, mais aussi aux cheveux grisonnants et bouclés tenait à la main « Les Satires dialoguées » d'Aristophane. Il me tendit le livre d'un air navré en me disant piteusement : « Figurez-vous, Monsieur, que, — ainsi que je viens de vous le dire —, j'ai perdu mon lorgnon. Je vous serais fort obligé de m'indiquer la page où je suis resté, puis de vouloir bien m'aider à retrouver cet indispensable compagnon d'étude qui se cache dans l'herbe. » Réprimant une assez forte envie de rire, je lui indiquai l'inscription de la page : « Les Guêpes », page 24.

— « Je vous remercie infiniment. » Il s'empressa d'ajouter : « Monsieur, tout le monde devrait lire Aristophane; c'est le Maître railleur et lorsqu'il fait parler ses « Oiseaux » ou ses « Grenouilles », derrière cette instructive bouffonnerie, plus d'un esprit moderne pourrait retrouver un peu de finesse et d'élévation morale ».

— Mon Dieu, fils-je, Monsieur le philosophe, le soleil éclaire trop splendidement la situation, pour qu'on ait le courage de la trouver noire ou déplaisante. Mais mon nouvel ami était trop irréductiblement au sombre. Supposez un philosophe morose, profondément ennuyé de ce qu'il voit, de ce que l'entoure, de ce qui le gouverne.

par

Janine de CORNIÈRE

— Ah mon ami ! Quel triste temps que le nôtre ! et quelle déplorable société ? La médiocrité est dans l'air !... Les hommes sont faux et corrompus ! Les femmes sont coquettes et superficielles, et donneraient tout au monde pour un manteau de rat d'Amérique. La pluie ne veut pas tomber, l'herbe ne pousse plus et ma concierge décachette tout mon courrier ! Et tenez, Monsieur, à chaque fois que je traverse la Place de la Concorde qui est, dit-on, la plus belle du monde, et que je passe devant notre Palais Bourbon il m'arrive bien souvent de méditer ; et la méditation est un exercice si attachant ! si utile ! Ne serait-ce pas une singulière histoire que celle de ce monument, si quelqu'un osait l'écrire de façon anecdotique, nous parlant tout à tour de tous ceux qui s'y sont succédé ? Quelle foule ! Que de gens venus pour nous donner des lois, qui s'en sont allés sans avoir agi, ou dont les Constitutions n'ont duré qu'un jour. Le vent qui pousse notre siècle est si rapide que les choses et les hommes sont emportés avant que le vent ait détaché une seule pierre de l'édifice qui les contenait.

— Nos Gouvernements, Monsieur, quelle pitié ! Chacun de ceux-ci ressemble à une vieille comédienne qu'on ne saurait rendre à la scène sans lui avoir mis au préalable énormément de rouge. Et l'Administration Monsieur ! Admirez avec moi l'habileté administrative et sa promptitude à utiliser les branches mortes des arbres pourris ! Les nuées de fonctionnaires et de Présidents de Commissions, l'armée des garçons de bureaux. Les garçons de bureau, dirai-je, à quoi servent-ils ? — Et Monsieur ! me répondra-t-on, ne savez-vous pas aussi bien que moi que le garçon de bureau est un être qui vient le matin s'asseoir sur un fauteuil qu'il abandonne le soir ?

— Eh bien qu'y a-t-il sur ce fauteuil ?

— Ça, vous êtes bien curieux !

— Et qui donc pourra proclamer un beau jour : « Messieurs, le brouillard diplomatique vient de s'éclaircir ! » Ah ! que ne puis-je vivre au siècle prochain où tout sera parfait, je n'en saurais douter... à moins que d'ici là notre machine ronde se soit fatiguée de tourner ».

La lumière et l'allégresse semblaient sortir de toutes choses et je sentais mes jambes s'allonger d'ennui, mais mon interlocuteur poursuivait implacablement : « Il est question de supprimer le dirigisme; cette vieille inutilité est en train de mourir, mais elle a la vie dure et se

défend avec acharnement » — tandis que je contemplais paisiblement autour de moi les vastes herbages où le mouton, avant de se transformer en côtelettes, promène sa nonchalance vorace. — Sereine beauté de la nature ! « Tout ce qu'on y rencontre de mauvais vient de l'homme », pensais-je. « Cette vieille inutilité à la vie dure, dites-vous, coupais-je rapidement pour faire diversion et éloigner les discours arides; cependant, Fontenelle ne disait-il pas, au moment d'expirer : « On prétend qu'il est difficile de mourir... et cependant tout le monde s'en tire ! » et je pense qu'il en va des institutions comme des personnes. »

Lui continuait toujours... : « Oui Monsieur ! La Foi s'affaiblit. Il y a la foi qui pousse aux grandes tentatives et celle qui soutient les plus petites entreprises; celle qui s'attaque aux montagnes et celle qui remue les grains de sable; celle qui engendre des colosses et celle qui met au monde des souris. »

Je pensais en moi-même à la grande Foi chrétienne qui s'affaiblit. Les esprits se tournent vers la philosophie, certains avec curiosité, avec espoir peut-être, mais l'esprit moderne semble avoir un attrait singulier pour l'obscur au lieu de rechercher la lumière...

Et mon philosophe enchaînait toujours avec la sombre obstination du désespoir non résigné. J'étais en train de remarquer que son teint était gris jaune, couleur ordinaire des soucis et de la contrariété; sur son visage courait un assez fin collier de barbe le long duquel de petites oreilles se détachant presque avec grâce.

— Et que fait-on, Monsieur, dans notre pays, lorsqu'on n'a plus rien à faire ? Eh bien ! je vais vous le dire ! Les uns rentrent chez eux où ils retrouvent leur pot-au-feu et caressent leur égoïsme; les autres vont au cinéma ou au café.

— Vous fermez volontairement les yeux à la lumière, interrompis-je faiblement. Il y a tout de même il me semble, des cerveaux plus éclairés !

— Ah Monsieur ! les cerveaux, qu'en dire : la plupart des cerveaux répugnent aux rigueurs de l'analyse; ils aiment mieux se guider sur les ornières, que de monter sur les hauteurs pour interroger l'horizon. Les hommes s'agitent, revendiquent, et lorsqu'on commence par réclamer le droit, on en arrive bien vite, hélas ! à la force.

— Mais, essayai-je de protester, il existe chez nous un grand nombre d'hommes sérieux et profonds, qui passent leur temps à imaginer de nouvelles combinaisons de gouvernement, sous prétexte que les Français sont un peuple ingouvernable.

— Nous y voilà, coupa mon homme. Oui, Monsieur, des gouvernements dont personne n'est content, et cependant il fut dit de la France qu'elle fut le pays de la liberté et de la raison. Quand le commandement est doux, on bénit la main qui commande.

— Entièrement d'accord avec vous, fis-je légèrement agacé, car ces longs discours finissaient par me sembler un peu ennuyeux. Vous me faites là une démonstration non pas par a + b, mais par la Raison + le Cœur. Hélas,

(Suite page 10.)

20 juillet 1947.

...Et les journaux et les personnalités officielles continuent à dire que la guerre est au Tonkin et que le Sud Annam et la Cochinchine sont entièrement pacifiés.

On ne sait pas la vérité. On bourre le crâne à tout le monde : « Raisons Politiques » probablement. On ne sait pas en France que c'est bien au contraire le Tonkin qui est calme, et que la guerre, celle qui nous coûte le plus cher, est bien celle du Sud-Annam et de la Cochinchine. On ignore qu'il y a quelques jours un convoi de trois camions de ravitaillement destiné à un poste de la région de Phan-Thiet a été pratiquement anéanti : sur 60 Tirailleurs Tunisiens, 23 tués, 13 blessés, 8 fusils-mitrailleurs, 8 pistolets automatiques, et fusils récupérés par le Viet, les 3 camions brûlés.

Il y avait en face 2 compagnies Viet (300 V. M.) avec 1 mitrailleuse, 7 fusils mitrailleurs, 2 mortiers japonais et la route était minée.

En Cochinchine, des attaques de ce genre sont fréquentes. On ignore qu'il y a quelques jours, un officier de notre bataillon a sauté sur une mine avec un légionnaire (le 11<sup>e</sup> officier tué du bataillon). On ignore qu'il y a quelques jours encore, au cours d'un engagement, 30 V. M. armés sont restés morts sur le terrain, juste vengeance de la mort de l'aspirant C... et de 2 légionnaires de mon ancienne section. On ignore que le train Saïgon-Phan-Thiet-Nha-Trang est attaqué à peu près 1 fois par semaine, saute ou déraille à peu près 2 fois par mois et à chaque trajet trouve des centaines de mètres de voies arachées qu'il est obligé de remettre en place pour passer : les voyages sont certes plus agréables qu'en France ! On ignore — j'espère que ma lettre ne sera pas censurée — que, par les armes automatiques ou non

# Lettres d'Indochine

que le V. M. prend sur nous dans toutes ses embuscades, la Cochinchine arme à elle seule actuellement, la valeur de 1 bataillon V. M. par mois. On ignore aussi que « le Parti », pour parler franc, les communistes, envoient clandestinement des tonnes d'armes, sans compter les munitions, à ces Messieurs du V. M. avec, bien entendu, les instructions à l'appui ; armes camouflées, o ironie ! dans des caisses de la Croix-Rouge ou des sacs de farines destinés aux troupes françaises. On ignore, on ignore... bien d'autres choses encore... Pour la politique... parce qu'il ne faut pas fâcher les communistes en disant à haute voix ce qu'ils font et leur manière à eux de travailler pour la France ?

...Notre fanatisme et notre entrain du début sont bien tombés. Nous ne souhaitons plus que de rentrer en France pour donner le coup de grâce à la IV<sup>e</sup> République, à ses chefs et à ses membres.

Lieutenant G. M.,  
Forces Françaises d'Extrême  
Orient.

17 septembre.

...Les opérations militaires, un moment stationnaires, reprennent de plus belle. On parle d'une attaque générale dans tout le Tonkin pour la fin du mois.

L'article sur l'Indochine était épatant. Cassez tout ce que vous pouvez sur le gouvernement et le régime, qui nous font tuer ici pour des prunes. Les pauvres types, ici, sont tous découragés. Ceux qui ont 20 ou 22 mois de séjour attendent toujours un rembarquement problématique... Combien se sont faits tuer alors qu'ils attendaient le bateau pour la France ?

Le moral de la troupe est très bas, et il y a de quoi. Personne ne s'occupe de nous. On a la très nette impression que nous sommes considérés comme des parias pour ces messieurs du gouvernement. Pendant ce temps, les activités du Viet-Minh prennent de plus en plus d'ampleur. Et les salopards sont armés à la moderne : mines anti-chars, artillerie, etc., que les Russes leur fournissent avec zèle.

Merci pour le « Courrier » que je reçois régulièrement. Chaque mois, j'adresse un petit mandat au journal. Et dire que toutes ces peines finiraient bientôt si notre Roi revenait...

Dites-le ! Répétez-le ! Nous sommes avec vous.

Sergent B. J.,  
Haïphong.

## A NOS LECTEURS

Amis, monarchistes et sympathisants, vous qui voulez faire quelque chose qui réponde à votre idéal et qui tranche sur toute la littérature partisane

### SOUSCRIVEZ !

Lecteurs anonymes de ce « Courrier », vous qui êtes peut-être indifférents à nos idées, mais à qui notre objectivité et notre désintéressement ont plu :

### SOUSCRIVEZ !

Et si vous voulez que notre effort se poursuive, que notre bulletin s'agrandisse et s'améliore sans cesse :

Choisissez la plus généreuse des formules suivantes :

Membre souscripteur ... 100 frs.

Membre donateur ..... 200 frs.

Membre bienfaiteur ... 500 frs.

Et envoyez, SANS TARDER, votre mandat à notre G.C.P. 5320-75 PARIS, LA MESNIE, 11, faubourg Montmartre, Paris IX<sup>e</sup>.

## Rêveries du Philosophe Solitaire ...

qu'avais-je dit ! Je croyais ainsi avoir mis au point final à cette philippique, fort modérée il faut bien en convenir. Mais mon philosophe courait encore après ses idées.

— Le cœur, Monsieur, est un muscle creux, impressionnable et fantasque qui n'accepte pas toujours les consignes de la Raison et qui en souffre parfois ; ces deux facultés dont vous me parliez tout à l'heure, sont perpétuellement en guerre, et le jour où l'homme parviendra à mettre d'accord le sentiment et la raison sera un beau jour. C'est là mon grand idéal politique.

— Tiens, tiens, fis-je, intéressé malgré tout. Qu'est-ce à dire ?

— Oui, Monsieur, il faut que la main qui commande concilie la Raison et le Cœur de la nation, et pour moi, voyez-vous, je ne vois qu'un moyen : il n'y faut qu'un Roi de France.

Il laissa victorieusement tomber ces mots qui m'allèrent droit au cœur, car je ne soupçonnais pas que mon philosophe fût Monarchiste, ...bien qu'il n'y eût pas, à priori, incompati-

bilité spéciale entre ces deux termes ; mais, sur mon âme ! je ne m'attendais nullement à une telle conclusion ; j'en fus étonnamment réjoui.

— Oui, Monsieur, reprit ce sage, si les choses ne marchent pas comme il faut, nous n'aurions plus à nous en prendre à cet être impersonnel, insaisissable, irresponsable, qu'on appelle le gouvernement et à qui on demande des choses fantastiques, comme de faire vendre le blé cher et le pain bon marché.

Tout en discourant doctement, nous décrivions des cercles capricieux dans la prairie, foulant le gazon vert où nos pieds aplatissaient de petites fleurs champêtres qui se relevaient immédiatement d'un air impertinent, en quête du binocle égaré qui fut finalement retrouvé.

Mon philosophe se prépara alors à me quitter, le visage épanoui, en me faisant promettre de le venir visiter dans ces mêmes parages. Il s'appelait Fadigou, me dit-il. « Fadigou, pensais-je, est-ce assez ridicule ! Un type pareil ne peut pas s'appeler Fadigou, en dépit de son petit air poussièreux et de son nez aquilin ».

Je songeais, avec un peu d'attendrissement qu'il n'avait jamais cru à l'enterrement d'une monarchie de quatorze siècles, qu'il attendait avec confiance la conclusion de décevantes et néfastes expériences, et je l'aimai de tout mon cœur. Devina-t-il mes pensées ? Il me prit le bras affectueusement en disant : « Je viens me promener souvent par ici, pour rendre à mon âme la sérénité qu'elle perd quelquefois. Je vous ai jeté mes pensées comme Phoebus jetait ses flèches, de loin. Tant pis pour celles qui n'atteignent pas, dont la pointe est émoussée et qui ne frappent que la terre. Elles n'en avaient pas moins des ailes. Il ne faut accuser de leur faiblesse que le bras qui les a lancées. Avant de nous séparer, je vais vous confier quelque chose, jeune homme : les trônes s'écroulent, les philosophes meurent, des peuples anciens disparaissent et des peuples nouveaux surgissent dans l'Histoire, les littératures passent ; la forme des chapeaux, des vêtements et des gouvernements se modifie sans cesse, mais... la Sagesse des peuples est immortelle. Mais au fait, dit-il soudain : croyez-vous à l'Eternel Retour ?

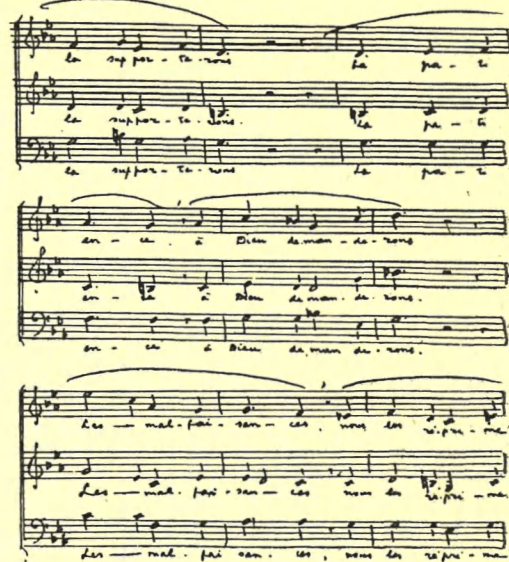
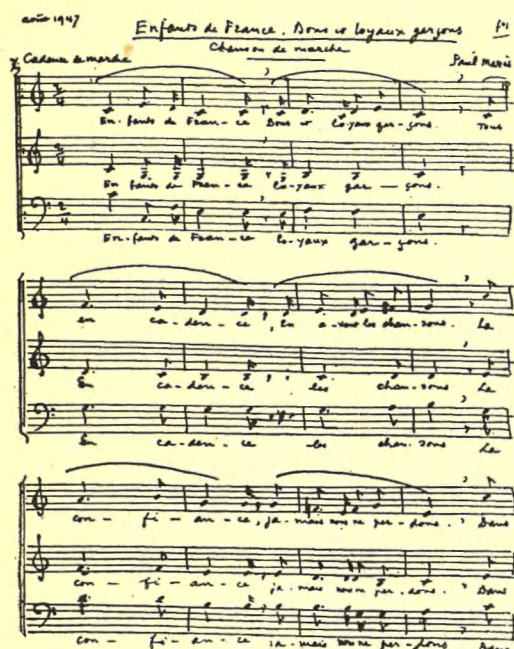
JANINE DE CORNIERE.

(1<sup>er</sup> Prix de notre Concours de nouvelles)

# " Enfants de France ... "

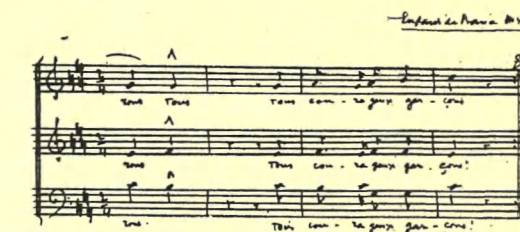
Paroles et Musique de Paul MARÈS

PREMIER PRIX  
DE NOTRE CONCOURS



Enfants de France,  
Bons et loyaux garçons,  
Tous, en cadence,  
En avant nous chantons.  
La confiance  
Jamais nous ne perdons ;  
Dans la malchance  
Bonne humeur nous gardons,  
Et notre France

Nous la relèverons.  
Et si vient la souffrance  
Nous la supporterons.  
La patience  
A Dieu demanderons.  
Les malaises,  
Nous les réprimerons.  
Tous,  
Tous courageux garçons.



SECOND PRIX

## " Au grand soleil "

Paroles de A. Piquet

Nous irons sur la grand'route  
Avec Monseigneur Henri.  
Quelque soit le prix qu'il coûte  
Nous lui rendrons son Paris.  
Chantant la chanson royale  
Au grand soleil, compagnons,  
Malgré bourrasque et rafales.  
Dites que nous arrivons.

Si quelque rose étincelle  
Au bout de notre chemin  
Nous cueillerons la plus belle  
Pour vous l'apporter demain.  
Dites à tous qu'on espère  
Au grand soleil, compagnons,  
Si vous rencontrez ma mère  
Dites que nous arrivons.

Nous avons dans nos bagages  
Le vin nouveau, le pain blanc  
Et nous cueillons au passage  
Les trois lis du beau printemps.  
Nous chantons notre espérance  
Au grand soleil, compagnons.  
Si vous rencontrez la France  
Dites que nous arrivons.

Préparez pour vos fenêtres  
Les plus grands de vos drapeaux  
Nous pouvons bien vous promettre  
Les fêtes du Roi nouveau  
Le portail de Notre-Dame  
Au grand soleil, compagnons,  
Reluira comme une flamme.  
Dites que nous arrivons.

## RÉSULTATS DES CONCOURS

A peine rentrés de vacances, les membres du jury de nos concours se sont mis à la tâche : lire, peser, déchiffrer, comparer quelque douze contes et nouvelles et vingt-cinq chansons peut paraître chose aisée.

Quelle erreur ! Il y faut consacrer bien des méditations et résoudre bien des cas de conscience. Surtout lorsque les envois sont de qualité sensiblement égale et qu'aucun ne se distingue des autres par une qualité véritablement exceptionnelle.

Les conditions, assez impératives, que nous avons assignées aux participants ont paru les gêner quelque peu. La plupart des envois s'en écartent résolument. Telle chanson, remarquable par la forme, n'est en rien monarchiste. Telle autre, d'une belle inspiration « de chez nous », n'a pas de musique, ou s'accompagne d'un refrain de café-concert !

Un conte vibrant d'enthousiasme royaliste fait preuve d'une technique par trop sommaire ; mais tel autre,

écrit de main de maître, ne répond pas à notre esprit.

Finalement, le jury de chaque concours a décidé de se montrer sévère. Il a, dans l'un et l'autre cas, accordé un premier et un second prix :

### CONCOURS DE CHANSONS

Premier prix : M. Paul Marès, pour sa chanson inédite (paroles et musique) « Enfants de France » (à trois voix).

Second prix : M. André Piquet, pour les paroles de sa chanson : « Au grand soleil ».

### CONCOURS DE NOUVELLES

Premier prix : Mme Janine de Cornière, pour « Oui, Monsieur » (ou « Les rêveries du philosophe solitaire »), conte satirique.

Second prix : M. Rémy Féquant, pour sa nouvelle historique : « A l'ombre du siège de La Rochelle » (à paraître dans notre prochain numéro).

### COURRIER

du

### DE LA MESNIE

# APPEL A NOS LECTEURS

Le « Courrier de la Mesnie » a deux ans.

**Octobre 1945 :** Quelques personnes trouvent un matin dans leur boîte aux lettres une enveloppe et dedans une double page pliée en quatre. Cette double page porte un titre : « Courrier de la Mesnie » et en exergue cette phrase : « Jeunes, vous servez la Patrie, ma plus grande joie sera de voir revivre la France avec vous — Henri, Comte de Paris. » Tout au long de cette double page les colonnes succèdent aux colonnes, développant en un seul article long, « indigeste », et pourtant capital, l'idée du « Choix d'un Régime ».

**Octobre 1946 :** Premier bilan d'un an de travail, d'efforts ; premier bilan des résultats obtenus par le « Courrier de la Mesnie » qui, à cette époque, a déjà publié 2 numéros spéciaux, agrandi son format, augmenté le nombre de ses pages, multiplié ses rubriques et agrémenté sa présentation de photos.

**Octobre 1947 :** Plusieurs milliers de personnes reçoivent le « Courrier de la Mesnie »... Ce dernier sort deux fois consécutives sur 12 pages, une première fois en tant que numéro de Vacances, une seconde fois en tant que numéro spécial sur « le Camp de la Mesnie 1947 ». Le cap des mille abonnés franchi depuis longtemps, le « Courrier » marche allègrement vers celui des DEUX milliers. Les renouvellements de souscription peuvent être considérés comme un véritable succès puisque 10 % seulement de nos souscripteurs se sont dérobés : encore faut-il compter dans ce nombre des changements de situation, des décès, des restrictions de dépenses, etc...

Le « Courrier » est lu en Suisse, en Belgique, au Canada, en Afrique du Nord et jusqu'en Indochine d'où nous parviennent de nombreuses souscriptions de jeunes soldats.

Et pourtant, savez-vous que, si le nombre de nos souscripteurs a doublé en un an, nos seuls frais d'impression ont été multipliés par 2,5 ? Savez-vous qu'en dehors des frais d'impression proprement dits, ils existe des frais de Secrétariat, de papeterie, de timbres, etc..., qui modifient le coefficient de 2,5 et le font passer à 3 ? Savez-vous que, durant les mois de juillet, août et septembre, le nombre des souscripteurs et le montant des rentrées sont 3 FOIS MOINS IMPORTANTS QUE DURANT LES MOIS D'HIVER ? et que pourtant nous continuons à tirer quand même sur 8 et même 12 pages ?

S'il y a un an une souscription de 100 francs couvrirait exactement le prix de revient du « Courrier », des enveloppes et des timbres, aujourd'hui, sur chaque nouvelle souscription de 100 fr., NOUS PERDONS 10 A 15 %.

ET POURTANT NOUS NE POUVONS, NI NE VOULONS AUGMENTER CETTE ANNEE ENCORE LE TAUX DE NOS SOUSCRIPTIONS

Nous avons dans l'ensemble de nos souscripteurs de jeunes étudiants, de jeunes ouvriers, des familles modestes, qui seraient obligés de cesser la lecture du « Courrier » si nous modifions nos taux pour les porter, comme ils devraient régulièrement l'être, à 200, 300 et 500 francs. Or, IL NE FAUT A AUCUN PRIX que la lecture du « Courrier » devienne LE PRIVILEGE, L'APANAGE DE CEUX QUI, UNE FOIS DE

PLUS, AURONT LES MOYENS FINANCIERS POUR SE LE PROCURER. Et c'est précisément à ceux-là que nous faisons appel. LES MAUVAIS RICHES ONT FAIT LES MAUVAIS PAUVRES. C'est à vous qui pouvez le faire ; c'est vers vous, que la naissance ou le sort ont gratifié d'une situation sociale aisée, pour ne pas dire plus, que nous tournons nos regards.

1) Renouvelez TOUS votre souscription ;

2) Renouvelez-là EN PASSANT A LA CATEGORIE SUPERIEURE ou en MAJORANT délibérément telle formule que vous aurez choisie d'une somme destinée à compenser l'insuffisance de celles versées par ceux qui NE POURRONT PAS, EUX, SOUSCRIRE PLUS DE 100 FRANCS.

« La Monarchie sera l'œuvre de TOUS LES FRANÇAIS », a maintes fois répété le Comte de Paris... il n'a jamais ajouté « des seuls Français QUI ONT DE L'ARGENT ».

Toutefois, cet effort que nous demandons à la plupart d'entre vous, vous ne pourrez l'accomplir qu'en son temps, qu'au moment où l'effet de votre souscription prendra fin : OR, C'EST UN BESOIN IMMEDIAT DE FONDOS QUE NOUS AVONS.

Aussi DEMANDONS-NOUS A TOUS NOS LECTEURS, qu'ils soient souscripteurs, ou simplement sympathisants, de nous adresser le plus rapidement possible UNE CONTRIBUTION VOLONTAIRE DE 50 FRANCS pour nous permettre de passer le cap difficile de la période des Vacances dont les effets se font encore sentir jusqu'à fin octobre au moins.

NE NOUS REFUSEZ PAS CETTE AIDE IMMEDIATE.

Non ! le « Courrier de la Mesnie » n'est pas à la faillite ! Rassurez-vous, mais il compte sur l'effort de tous ses lecteurs et sur la sympathie qu'il a pu leur inspirer pour franchir victorieusement cette période critique.

Certains de nos lecteurs, pour ne pas renouveler leur souscription, ont donné comme prétexte que le « Courrier » avait déçu leurs espoirs, qu'il n'était pas assez dynamique, pas assez jeune, etc... ; ceux-là auraient mieux fait de nous adresser en cours d'année leurs remarques, leurs suggestions ; ils auraient mieux fait de nous envoyer des articles, des coupures de journaux, de collaborer à notre œuvre, ainsi que nous l'avons toujours réclamé.

ON NE CONSTRUIT RIEN DE DURABLE DANS LE DOUTE ET L'HESITATION, ON NE CONSTRUIT QUE DANS LA FOI EN L'AVENIR.

Et c'est parce que vous aurez cette foi dans notre ardeur et notre jeunesse que vous épaulerez les efforts faits par le « Courrier de la Mesnie » et qu'ainsi UN PAS DE PLUS AURA ETE FRANCHI SUR LA VOIE QUI RAMENERA LA FRANCE VERS SON ROI.

J.-P. DAVID.

## DEUX PROJETS DE LA MESNIE

La Mesnie envisage de créer une communauté de travail agricole se consacrant en partie à la rééducation de jeunes délinquants, à l'aide d'éducateurs spécialisés.

Ces deux réalisations s'inspireraient de l'esprit Mesnial et permettraient ainsi d'établir une nouvelle preuve concrète de la valeur pleinement humaine de son témoignage.

Le « Courrier de la Mesnie » fait appel à tous les lecteurs et amis susceptibles d'y apporter un concours partiel ou total :

Soit en ce qui concerne la rééducation (Médecins - Psychiâtres - Psycho-techniciens - Educateurs, spécialisés ou non - Instituteurs - Moniteurs professionnels et spécialisés - Assistantes sociales - Assistants près les Tribunaux, etc...).

Soit en agriculture - horticulture - aviculture - arboriculture - élevage, etc...

Soit en exploitations annexes : apiculture - vannerie - artisanat rural, etc...

Soit sur le plan administratif ou financier.

La Mesnie a de sérieuses raisons d'espérer ; en un lieu idéal, la jouissance d'une propriété de plus de deux cents hectares, avec ferme en plein rapport, matériel d'exploitation, bâti-

ments adéquats, en des conditions très favorables.

De telles possibilités permettraient aussi :

La création d'une Auberge de Jeunesse servant à l'accueil de convalescents, de jeunes de passage ou en vacances, ou ayant besoin d'une cure de détente.

L'organisation fréquente de diverses sessions d'études et de formation.

La réception du Camp Saint-Louis.

Mais une dépense immédiate de 50.000 francs serait indispensable pour la mise au point des projets et leur aboutissement.

Le « Courrier de la Mesnie » remercie chaleureusement à l'avance, les généreux donateurs, ainsi que tous ses amis qui voudront bien apporter à ces deux projets un concours partiel.

Le « Courrier de la Mesnie » remercie surtout et félicite ceux qui sauront faire preuve d'assez d'enthousiasme et de générosité pour devenir non seulement les aventuriers de cette communauté, mais aussi, après cette réussite, les pionniers d'autres communautés monarchistes !

Pour tous dons, concours, suggestions et renseignements, s'adresser à André-Jean, « Courrier de la Mesnie », 11, faubourg Montmartre, Paris. - C.C.P. 5.320-75.

Bulletin intérieur mensuel de la MESNIE  
11, Faubourg Montmartre, Paris-9<sup>e</sup>  
Association déclarée  
sous le régime de la loi de 1901  
Le Gérant : Régis THOMAS

S. P. I., 27, rue Nicolo, Paris (16<sup>e</sup>)

# COURRIER DE LA MESNIE

Association déclarée le 26 Avril 1945 conformément à la loi de 1901. — 11, Faubourg Montmartre, PARIS (IX<sup>e</sup>) — C. C. P. Paris 5.320.75

---

## BULLETIN DE SOUSCRIPTION

M .....

Adresse .....

Profession .....

Souscrit au COURRIER de la MESNIE en qualité de membre

SOUSCRIPTEUR 100 FR., DONATEUR 200 FR., BIENFAITEUR 500 FR. <sup>(1)</sup>

et lui verse la somme de .....

EN ESPÈCES, PAR CHÈQUE, CHÈQUE-POSTAL, MANDAT. <sup>(1)</sup>

A ..... le ..... 194.....

1- Rayer les mentions inutiles.